

le journal de SPIROU



PUBLICATION HEBDOMADAIRE

3^e Année. — N° 36.

5 Septembre 1940.

Pour la Jeunesse

8 Pages : 0 fr. 75

Rédaction et Administration de Spirou : 41, rue Destrée, Marcinelle-Charleroi. — Abonnement d'un an : 45 fr. — C. C. P. Bruxelles : J. DUPUIS, Fils et C^{ie}, n° 3621.59.



Le Fureteur vous dira...

Décidément, chers A. d. S., vous êtes d'une fidélité à toute épreuve. En effet, notre cher journal vient seulement de reparaitre et déjà plusieurs d'entre vous ont commencé à reprendre leur place sur ma table.

Je dois à la vérité des félicitations toutes particulières à J. A. d. S. 3884 de Morlanwelz, qui fut le premier à se rappeler mon adresse. Cher A. d. S. 3804, j'ai pu être tardé à te répondre, mais enfin tu vois que j'ris pas tu sais à quoi l'en tenis, puisque « Spirou » n'a jamais été assés vivant qu'aujourd'hui.

Les pendants que j'ai vus. Mais bien sûr qu'ils existaient auparavant. J'y songe. N'aurais-tu pas encore le titre "L'aurais-tu perdu" ? Il est vrai qu'il s'est passé tant de choses depuis trois mois. En... oui, ça, dépêche-toi à le buttonner.

Tu n'as aussi, Songeuse des Treplages, rassure-toi, les ravissants fanions des Amis de Spirou restent également à la disposition de ceux qui n'auraient pas encore songé, comme toi, à fixer à leur bicyclette cet élégant tringlot des amis de notre journal.

En attendant que J'y suis, j'ai le plaisir de faire savoir à Claudine Blonde que Les Ennes Soirees sont en vente comme autrefois. Tu sais, je crois que tes camarades d. S. vont sourire et s'étonner que tu aies posé cette question, car voilà déjà plus d'un mois que cet hebdomadaire a repris sa place aux vitrines des libraires. Mais, n'est-ce pas, ils ne savent pas, sans doute, que tu viens de rentrer des réserves.

Tu n'es pas la seule d'ailleurs et je suis certain qu'à l'époque actuelle, quelques A. d. S. errent sans doute encore sur les routes de France, si ce n'est de Navarre. J'aurais bien entendu, mais ça n'est pas de Navarre. C'est le souhait que le Fureteur formule, à l'adresse de ta grande famille et de ta sœur, que tu aies pu aller voir bien quelque chose. Non, évidemment, vu nos voeux, je me regarderai avec des yeux ronds. Eh bien ! tu n'as plus à annoncer quelque chose de fort intéressant. Figurez-vous qu'un de nos amis qui, lui aussi, est rentré récemment d'un long voyage en France, vient de

m'écrire. Et devinez ce qu'il propose. Plutôt, non, ne cherchez pas, car même si je vous le donnais en cent, il est presque sûr que vous ne trouveriez pas.

Ah ! c'est que l'idée, ma foi, est très amusante. En effet, notre ami, qui n'est autre que le Belge favorable au camp Spirou reparaitra, car j'ai fait mon journal ou même mémoire de réquité et j'ai donc un article pour vous.

Ainsi, cher Belge Invinible 4184, pendant les heures les plus dangereuses ou les plus fatigantes, tu as su garder assez de calme pour composer ces belles impressions ? Ou peut-être as-tu écrit après coup ? C'est fort bien et je favone que je suis curieux de lire tes « mémoires de réquité belge » etc. De toute façon, d'J'innage que ton récit sera rempli d'aventures et d'lront comme moi avec le plus vil plaisir. Alors donc, mon mouvement, prends ta plus belle écriture et vas-y, j'attends ton envoi avec grande sympathie. Et puis, qui sait, est-ce que ton exemple ne va pas inciter l'un ou l'autre de nos amis à faire comme toi ? Pourquoi pas ?

Comme nous parlons littérature, je ne peux mieux faire que de plaquer ici les quelques vers que Rouge-gorge-sans-plumes vient de me faire parvenir. La longue absence de notre cher journal les lui a inspirés. Les voici :

Que notre journal soit tristes maintenant
Que les jadis sont belles histoires,
Nous regrettons tant ses belles histoires,
Qu'il se renaissent, nous dirions : « Victoire ! »

Bravo, Rouge-gorge-sans-plumes ! Voilà qui est fort fait charmant. Et pour un A. d. S. de douze ans, c'est tout de même devenu pour toi un ami de chaque semaine. Mais, n'est-ce pas aujourd'hui, tu dois être beaucoup plus content, puisque Spirou s fait sa réapparition.

Ne quittons pas le domaine littéraire sans avoir répondu à Tirotrouff, Xenc Noirs. Tu as commencé tes humanités latines depuis trois ans, et tu demandes ce que c'est exactement que les trois unités de théorie. Voilà bien, ma chère Tirotrouff, une question « classique » par excellence. Mais, n'est-ce pas, ce n'est pas tellement compliqué. Tu as certainement déjà vu jouer des pièces. Peut-être en as-tu

déjà joué toi-même ? Tu as donc pu remarquer que dans une pièce en trois actes, or, par exemple, il arrive souvent que le premier acte se passe, disons à Bruxelles, si tu veux, le deuxième dans un village quelconque, et le troisième n'importe où. De plus, rappelle-toi que les faits se passent parfois à des années de distance. Or, chez les classiques, comme Molière ou Racine, par exemple, cela ne se présente pas. Au contraire, non seulement, les trois actes se passent dans le même endroit (et voilà respectés l'unité de lieu), mais même les faits rapportés dans les trois actes se passent en réalité, se passent dans un laps de temps à peu près égal à celui qu'il faut pour représenter la pièce (voilà la deuxième unité, l'unité de temps), et même les faits se passent dans un troisième lieu. Celle-ci est la seule qui demeure obligatoire dans le théâtre moderne. Elle exige simplement que l'histoire mise à la scène soit claire, logique, et qu'elle se déroule dans un seul lieu ou tous les actes d'une même pièce, il n'existe qu'un seul héros général, autour duquel viennent se grouper, naturellement, les détails secondaires. Autrement dit, on trouverait ridicule que, dans une pièce, on passe tout à coup d'une histoire à une autre, qu'il y ait, les devines, ce qui est impossible à comprendre pour le spectateur.

Et voilà, ah ! Après cette explication savante (!), je m'empresse de donner la parole — si l'on peut dire — à Triplez de Bousou qui, dans une lettre envoyée il y a plus de trois mois, nous proposait la gentille charade qu'voilà :

Mon premier est un moyen de locomotion.
Mon deuxième est un article défini.
Mon troisième est une commune du Hainaut.
Mon tout fait un grand empereur-belge.

Char - le - Kaïn.
Et voilà, chers A. d. S., recruteurs de fileuses, remets-moi bien vite si le bel estropié, il est rempli très mois, Raison de plus pour « en mettre un bon coup », mais je parle, ou plutôt j'écris, comme si je n'y vous connaissais pas ! Et le vous connaît, je suis sûr que vous succès vont dépasser toutes les espérances. D'avance, bravo !

N'oubliez jamais non plus que toutes vos lettres seront les bienvenues et que votre ami le Fureteur ne dédaignera pas volontiers, son adresse reste toujours : 41, rue Destree, Marcinelle.

Spirou... ami !
Spirou partout !

P.-S. — Répondez la semaine prochaine à L'Épistole Lili à Yvonne Mehendens, Marlis Papieus, Père Turce 364 et à Fra Diavolo, dont les lettres me parviennent un peu tard.

LA GAZETTE LE SEMAINE

Le bon juge Herkenbold.

La Justice a ses droits et ses devoirs ; un juge ne peut jamais se laisser influencer par l'amitié ou la partialité coupable d'un avocat.

C'est un exemple de cette vérité que nous révèle un tableau de Roger Van der Weyden, qui était déjà à l'Hôtel de Ville de Bruxelles et qui, depuis lors, a disparu.

Ce tableau représentait un vieillard assis dans son lit et frappant d'un poignard un jeune homme dans son lit et frappant d'un poignard un jeune homme à la gorge. Ce pouvait bien représenter ce tableau dont nous parlent des documents anciens ? D'autres documents plus anciens encore l'ont révélé un peu de nos chercheurs. Le tableau représente le juge Herkenbold tuant son neveu.

Ce garnement de neveu avait tué une dame de Bruxelles. Sa culpabilité n'était pas douteuse.

Le juge, son oncle, étant à la mort, on n'osait lui avouer quelle honte ce neveu indigné venait de faire retomber sur la famille.

Mais on parlait beaucoup de l'événement dans Bruxelles et même dans la maison du juge moribond. On fit tant que le jeune homme fut surpris de ces paroles secrètes, en demanda les raisons à son oncle et dit : « C'est un exemple de cette vérité que nous révèle un tableau de Roger Van der Weyden, qui était déjà à l'Hôtel de Ville de Bruxelles et qui, depuis lors, a disparu. »

Ce tableau représentait un vieillard assis dans son lit et frappant d'un poignard un jeune homme à la gorge. Ce pouvait bien représenter ce tableau dont nous parlent des documents anciens ? D'autres documents plus anciens encore l'ont révélé un peu de nos chercheurs. Le tableau représente le juge Herkenbold tuant son neveu.

Ce garnement de neveu avait tué une dame de Bruxelles. Sa culpabilité n'était pas douteuse.

Le juge, son oncle, étant à la mort, on n'osait lui avouer quelle honte ce neveu indigné venait de faire retomber sur la famille.

Mais il ne se trouve personne pour mettre la sentence à exécution. On cache le neveu, exemptant pour bientôt la mort du juge, aussi intégrè qu'impitoyable.

Mais tout ignorant de la vérité qu'il fut, le juge ne décida pas à mourir sans que Justice ait été faite.

On fit tant que le jeune homme fut libéré et qu'il s'en vint jusque dans la chambre de son oncle on se rendre compte de l'état de sa santé.

Le juge comprit aussitôt à quel point il avait été trompé. Il appela auprès de lui son neveu ; puis, quand celui-ci le tint à portée de sa main, il l'étrangla avec un cheveu et l'égorgea d'un poignard qu'il gardait toujours auprès de lui.

C'est ainsi que triompha une Justice que d'autres n'osent pas appliquer.

Ce fut sans doute pour que les juges se souviennent que la Justice doit être la même pour tous que la ville de Bruxelles demanda au grand peintre Van der Weyden de mettre cette dernière scène en tableau.

Les animaux et l'aviion.

Des échos nous apprennent parfois que l'un ou l'autre animal a effectué un voyage en avion. Et l'on ne manque pas de nous signaler des lors comment l'hiérarchie a supporté le voyage.

Il y aurait tout lieu de se demander quel animal est le plus féru d'aviation.

N'importe quel aviateur pourrait vous répondre : « Il n'y a pas de doute ? C'est la souris ! » Vous ont déjà entendu le petit gratage signifiait dans leur appareil au moteur arrêté.

De fait, les souris adorent établir leur nid dans les structures creuses d'un appareil, particulièrement dans les ailes.

Cela est vrai à tel point que les pièges à souris font depuis longtemps partie de l'équipement des avions à l'entretien des avions.

La fin des boxeurs.

Les cirques ont souvent exhibé des matches de boxe originiaux, où un quelconque champion était opposé à

un animal étrange, haut sur pattes arrière, aux membres antérieurs très courts.

Hé oui ! le kangourou aime la boxe ; mais l'on craint fort actuellement que nous ne puissions plus assister longtemps à ses exploits.

Une épidémie sévit actuellement en Australie, d'où nous vient le curieux animal, et elle détruit tant de kangourous que l'on craint d'en voir disparaître la race.

Espérons pour notre curiosité qu'un remède sera trouvé à ce mal.

PETIT POUGET.

Tez le Cow-Boy 4158, demande correspondance avec des amateurs de timbres. — Berrie : Dochez Gilles, rue de la Citadelle, 22, Thuin.

Le fil du chauffeur. — Papa, comment appelles-tu un homme qui conduit une auto ?
Le chauffeur. — Ça dépend s'il essie de me serrer contre un trottoir ou non.

Maman. — Je t'ai déjà dit de ne pas employer des expressions aussi vulgaires.
Piston. — Mais, maman, l'voilà le joueur bien...
Maman. — Alors, je te défends de jouer avec lui.

NOS MAH-JIC COLORS

(Marrons et motifs droplets.)

Ceci n'est pas un Concours, mais un jeu.

COLORIEZ :
Sans numéro : Vert foncé.
1 : Jaune.
2 : Orange.
3 : Marron.
4 : Brun.
5 : Bleu.
6 : Noir.
7 : Blanc.
0 : Vert clair.

« Epoussoisement. »

DICK TRACY



SAVEZ-VOUS QUE...

La capture d'une baleine n'est pas chose aisée. Les chasseurs, montés dans une embarcation légère, harponnent leur victime, puis ils se laissent entraîner par elle, au péril de leur vie. La baleine les remorque ainsi pendant plusieurs heures quelquefois, et finalement elle meurt d'épuisement.

Mais une baleine est d'un bon rapport. On en tire des quantités de choses fort intéressantes et qui se vendent très bien.

Dernièrement, des baleiniers ont ramené une bête dont

le cœur pesait à lui seul 450 kilos ! Elle était si grosse que...trois hommes pouvaient s'asseoir confortablement dans son énorme bouche.

Les défenses de mammoth ont une grande valeur. Chaque année des hommes risquent leur vie pour s'en procurer.

Pendant plusieurs mois de l'été, les indigènes de la Sibérie septentrionale restent isolés dans les îles de l'Arctique, à la recherche de l'ivoire fossile. Ils partent sur des traîneaux à chiens juste avant que la banquise ne se brise, et atteignent ainsi les îles.

Peu après, ils sont isolés du reste du monde et en profitent pour faire leurs provisions.

Quand la banquise se reforme, ils repartent sur leurs traîneaux chargés des précieuses défenses et vont les vendre dans les villes du Nord.

Les cheminées de navires sont appelées à disparaître. Avec les nouveaux moteurs à mazout, un simple tuyau d'échappement suffit. Mais la plupart des vaisseaux sont reconnaissables en particulier par leurs cheminées et c'est pourquoi bien que de tels accessoires soient désormais inutiles on hésite à les supprimer sur les bâtiments les plus modernes.

LE ROI DES CORSAIRES



(Suite)

Troisième partie L'Armateur

Il était de retour depuis un mois à peine, goûtant, après les fatigues et les péripéties de sa dernière traversée, les joies reposantes de la famille, quand il fut appelé à Paris par le ministre de la Marine, Decrès. Il partit, se demandant quel pouvait bien être l'objet de cette convocation.

Le rapport du général Decaen, relatif à l'incident des Portugais, était arrivé à Paris et le ministre faisait venir Surcouf pour entendre des explications.

Celui-ci apprit de la bouche de Decrès que ses biens de l'île de France avaient été mis sous séquestre.

— Voilà, dit-il, une étrange façon de récompenser un homme qui croit avoir rendu quelques services à son pays.

C'est précisément parce que vous lui avez rendu de grands services que j'ai voulu vous entendre avant de transmettre à S. M. l'Empereur ce rapport qui est fort sévère pour vous. Que s'est-il donc passé ?

Surcouf raconta l'histoire de ses démêlés avec le gouverneur de l'île de France.

— Cette affaire est ennuyeuse, fit Decrès. L'Empereur n'admet pas la désobéissance à ses ordres ou à ceux qui sont donnés par ses lieutenants. Je vais tâcher de vous obtenir une audience de son côté pour que vous présentiez vous-même votre défense.

Surcouf n'était pas très rassuré sur l'accueil qu'allait lui réserver Napoléon quand l'audience obtenue, il se présente aux Tuileries.

— Decrès m'a mis au courant, lui dit l'Empereur. Le général Decaen n'a pas outrepassé ses pouvoirs en réquisitionnant votre navire, du moment qu'il estimait que l'intérêt de la colonie le commandait et qu'il vous indemniserait de l'armement. Il est fâcheux que vous vous soyez livré à ce sujet à une scène violente et qu'ensuite vous ayez refusé d'obéir à son ordre de ramener avec vous l'état-major portugais. Vous m'avez dit autrefois que vous aviez perdu l'habitude d'obéir. Je vous ai répondu que c'était un tort. Vous voyez que j'avais raison.

Le ton de Napoléon manquait d'aménité, il n'était pourtant pas aussi sec ni aussi dur que Surcouf ne l'avait craint.

Votre Majesté a bonne mémoire, répondit-il, mais cette fois tous les torts ne sont pas de mon côté. En ce qui concerne la réquisition du *Revenant*, je reconnais avoir cédé à un mouvement de colère regrettable. Pour l'état-major portugais, c'est autre chose. En toute franchise je dois vous avouer, Sire, que si c'était à refaire, je le referais. M. le ministre de la marine m'a donné connaissance du rapport du général Decaen. Il se plaint de mon refus

d'obéissance, mais il omet de mentionner les raisons de ce refus que je demande à Votre Majesté la permission de lui exposer.

Il répéta à l'Empereur ce qu'il avait dit à Decaen sur le danger qu'aurait présenté à son bord la présence de tout un état-major ennemi.

— J'en appelle à M. le ministre Decrès, qui est marin. Quel capitaine de navire, digne de ce nom, se trouvant dans la situation difficile où j'étais déjà, conscient du danger que ferait courir au bâtiment qui lui a été confié, à la vie des passagers dont il est responsable, les exigences insensées d'un homme étranger aux choses de la mer, consentirait à s'y conformer ? Pour moi, j'estime que je me serais déshonoré.



Il goûtait les joies reposantes de la famille...

— Decaen affirme pourtant que vous vous étiez engagé à embarquer ces Portugais...

— J'avais promis de les embarquer, Sire, mais je n'avais pas pris l'engagement de ne pas les débarquer.

L'Empereur ne put s'empêcher de sourire quand Surcouf lui raconta comment il s'y était pris pour se débarrasser de ses indésirables passagers.

Voilà bien un tour de corsaire ! fit-il en se tournant vers Decrès.

Puis, s'adressant de nouveau à Surcouf : — C'est à cause de vos dissentiments avec le gouverneur que vous avez quitté l'île de France ?

— Non, Sire, ils n'auraient pas suffi pour me déterminer à quitter la colonie si je n'avais

pensé que je pouvais désormais rendre plus de services ici que là-bas. A l'île de France, on éprouve à présent de telles difficultés pour armer un navire, recruter un équipage, procéder à des réparations, qu'il est devenu impossible de rien entreprendre de sérieux. Je compte me consacrer dorénavant à la construction et l'armement de navires corsaires. Mon rôle sera moins glorieux, mais plus utile.

— Nous savons que vous êtes un bon serviteur de la France.

— Je le crois, Sire.

— Decrès, conclut alors l'Empereur, vous me ferez un rapport sur cette affaire de séquestre. Elle ne me paraît pas absolument telle que Decaen l'a présentée. Je ne saurais blâmer Surcouf de n'avoir pas voulu risquer imprudemment les gros intérêts dont il avait la charge et il ne faut pas oublier qu'il est l'homme qui a le plus fait pour l'honneur de la France dans la mer des Indes.

A la suite de cette entrevue et sur le rapport du ministre de la marine, Napoléon ordonna la levée du séquestre sur les propriétés de Surcouf.

Sous son impulsion, les chantiers navals de Saint-Malo déployèrent une extraordinaire activité.

Il construisit et lança toute une flottille de petits croiseurs qui coururent l'Océan et la Manche, donnant la chasse aux navires anglais, faisant de nombreuses prises et dont l'un, notamment, *Le Renard*, livra un combat héroïque à un vaisseau, *L'Alphée*, qu'il fit sauter.

En reconnaissance des services qu'il continuait à rendre, Napoléon crut Surcouf baron de l'Empire. Ses armes furent « d'argent au chevron de sable, chargé de trois coquilles d'or, au chef de sable chargé de deux lions passant d'or, supporté par une ancre et un monstre marin ».

Des armes parlantes, comme on voit.

Pendant cinq ans, son activité ne se démentit pas et il devint un des armateurs les plus importants de France.

II

Jours sombres

Puis vinrent les jours sombres de l'Empire, 1814 : la France envahie.

Pour garder le territoire, Napoléon fit procéder à une réorganisation des gardes nationales.

Les villes de Saint-Malo et de Saint-Servan formèrent deux bataillons dont elles offrirent le commandement à Surcouf.

Il avait été marin, il allait devenir soldat.

On vit alors l'ancien corsaire faire manœuvrer ses bataillons sur les plages de Saint-Servan et sous les remparts de Saint-Malo. Il était moins familiarisé avec le vocabulaire de l'infanterie qu'avec celui de la marine et il lui arrivait parfois, quand il voulait faire exécuter un mouvement, d'employer avec ses soldats les commandements dont il avait naguère usé avec ses matelots.

Des « pare à virer », des « bâbord » et des « tribord » lui échappaient de temps en temps.

— Bah ! disait-il, ils comprennent tout de même !

Les événements se précipitèrent : la première abdication, le départ pour l'île d'Elbe, le retour des Bourbons.

Surcouf ne s'était jamais occupé de politique. Il avait autre chose à faire. Mais il ne pouvait oublier que la croix qu'il portait sur la poitrine lui avait été donnée par le Premier Consul et qu'il avait été créé baron de l'Empire par Napoléon.

Et puis, le retour d'un roi de France sous la protection des baionnettes étrangères le blessait profondément dans son patriotisme.

En apprenant l'entrée des Alliés à Paris et l'abdication de Fontainebleau, il voulut se démettre de son commandement et il ne consentit à le conserver que sous les supplications de ses hommes et les instances des municipalités de Saint-Malo et de Saint-Servan.

Un jour vint où d'importants intérêts l'appellèrent à Paris. Il partit donc, emportant quatrevingt mille francs qu'il devait remettre à des correspondants de son beau-père... emportant aussi « Badin ».

(A suivre.)

ED. ADENIS.

MARC, HERCULE MODERNE



Copyright Ag. Française de Presse.

(A suivre.)

Nos Mots Croisés

PROBLEME N° 101

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

1										
2										
3										
4										
5										
6										
7										
8										
9										
10										

Horizontalement :

- Jouet que fabrique n'importe quel A. d. S. et qu'il fait voler.
- En proie à la peur — chemin bordé de maisons.
- Partie d'un canal comprise entre les deux portes d'une écluse — on le cries pour faire recommencer un chantier.
- Faît bâtiment de mer, à un mâ; on le nomme aussi COTES — plural d'un métal précieux.
- Chance, hasard — préfixe à nouveau, plus une voyelle.
- Partie du trottoir longeant un café.
- Terminaison d'un motif — rivière de France.

- Contrôle longue et étroite — les consonnes de TOM.
 - Le premier de tous les nombres — traitée des bêtes féroces.
 - Armes faites de longues lames d'acier — enfanter.
- Verticalement :
- Petite cascade.
 - Appuyer contre l'épaule.
 - Demeurer — sans ornement.
 - Deux tiers de PUT — tranche de pain.
 - Les consonnes de VER.
 - Points cardinaux — coupera ras le poil.
 - Transparent.
 - Planier quelque chose, droit comme un arbre — pro-nom personnel.
 - Faire tort — exister.
 - Débris de bouteille — vaste étendue d'eau. ROVA.

1	B	A	N	D	E	L	E	T	T	E
2	A	N	E	R	O	P	E	E	N	
3	T	I	T	R	E	S	N			
4	R	A	T	E		A	T	R	I	
5	A	E		A	N	N	E	E	S	
6	C	O	M	E		G	A	R	E	S
7	I	N	E	R	T	E		A	L	V
8	E	T	N	A		T	I	E		
9	N	T	R	O		U	S	S	E	
10	S	I	D	I	R	E	S			

SOLUTION DU PROBLEME N° 100

Pour nos Lectrices



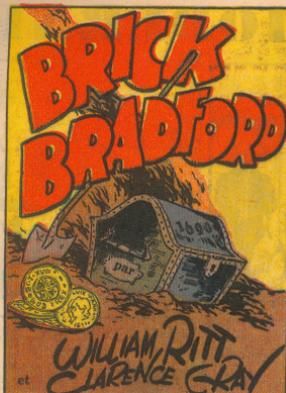
Un jouet confectionné par nous-même

Cet amusant petit bull, figurant sur ce croquis, est en toile crée blanche ou marron, ses yeux sont noirs, le bout de la langue est rouge.

Pour le confectionner, rien n'est plus aisé, et nous sommes fiers de l'offrir à notre petite amie, émerveillée de nous l'avoir vu faire.

Découpez tout d'abord toutes vos pièces : doubles. Les oreilles, la tête et le corps : simples. Les autres pièces. Les trois bandes qui ont 0 m. 07 de large sont destinées à donner de l'épaisseur à l'animal et sont cousues entre les deux parties du corps et de la tête par de fins points de surjet.

Tout ceci est cousu à l'envers et retourné en laissant dessous une petite ouverture destinée à bourrer l'animal de kapok. La queue, bourrée à part, ainsi que les oreilles, sont ajoutées ensuite. Les yeux simulés par deux ronds de toile crée foncée et la langue rouge terminant avec quelques points au museau et aux pattes, ce petit jouet très amusant, qui a une hauteur de 0 m. 25 environ.



Les pillards du désert, leur chef en tête, foncent sur l'onsis Amamat, où la caravane de Brick Bradford est sous les armes.



Brusquement, notre héros bondit sur son fidèle chameau...



...Et galope à la rencontre des pillards.



Stupéfait, le chef de la bande arrête l'élan de ses hommes !



Fais tes dernières prières, car la mort vous attend tous !...

Est-ce ainsi que vous recevez l'envoyé de Sa Toute Puissance El Satana ?



El Satana ! Je ne puis le croire !

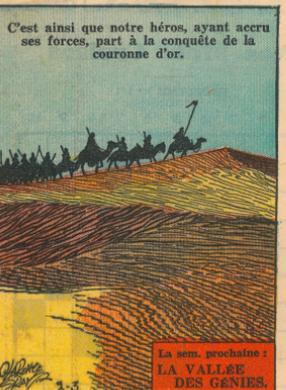
Voyez cet anneau. Etes-vous aveugle ou reconnaissez-vous le sceau d'El Satana ?



Grâce, Seigneur ! Ton serviteur te supplie de céder au puissant roi du désert que j'ai failli attaquer un de ses lieutenants !

C'est bon, j'oblierai si toi et tes hommes venez vous ranger sous mes ordres.

Dans un élan de terreur, le chef des brigands tombe à genoux dans le sable.



C'est ainsi que notre héros, ayant accru ses forces, part à la conquête de la couronne d'or.

La sem. prochaine :
LA VALLÉE DES GENIES.

PROBLEMES AMUSANTS

Les sœurs et les frères

Mon ami Marcel aime bien de se moquer un peu de moi en me posant des petites « collés » au lieu de me répondre simplement, lorsque je lui pose une question. Par exemple, dernièrement, je lui demandais: combien as-tu de frères et de sœurs ?

— Oh ! mais ce n'est pas difficile, j'ai deux fois plus de sœurs que de frères, et chacune de mes sœurs a autant de frères que de sœurs.

Comme il m'a fallu chercher un peu avant de trouver la solution, je vous demande, lectrices et lecteurs, d'en faire autant.

Dindon, canards et poules

Un commerçant a acheté 1 dindon, 2 canards et 3 poules pour 220 francs. Le prix de 2 dindons est égal à celui de 6 poules et le prix de 7 poules équivaut au prix de 5 canards.

Il a revendu les poules 27 fr. 50 l'une, les canards 40 fr. l'un, et le dindon 89 fr. Quel bénéfice a-t-il fait ?

(Nous publierons les solutions de ces problèmes dans notre prochain numéro.)

Un roi bonasse et un grand conseiller Réponse à la question posée la semaine dernière :

LE BON ROI DAGOBERT

Le bon roi Dagobert,

Ayant bu, allé de travers.

Le grand Saint Etot

Lui dit : « O mon roi !

Voire Majesté

Va tout de côté »

— Eh bien ! lui dit le roi,

Quand t'es gris, marches-tu plus droit ?

TIF ET TONDU DÉBROUILLARDS



LE GRAND VOYAGE DE SLACHE

26. LE SORCIER.

Dans une grotte, Olive et Slache sont guidés par un singe qui parle...



MARCEL ANTOINE